

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 17/3 (1990)

DOI: 10.11588/fr.1990.3.56683

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

économique, ses vues et ses connaissances ne manquaient ni de sérieux ni d'ampleur. L'intervention étatique ne lui faisait pas peur; il la jugeait au contraire nécessaire pour pallier les insuffisances de l'économie privée. Son objectif, enfin, n'était pas la «réagrarisation» de l'Allemagne, mais un rééquilibrage de l'agriculture par rapport à l'industrie grâce à la mise en valeur des espaces qu'il entendait conquérir à l'Est. Comme le montre son admiration pour la technique et le gigantisme américains, il avait une attitude plus ouverte et plus favorable au monde moderne qu'on ne le dit communément.

L'étude de Zitelmann reconstitue de façon convaincante la dimension intérieure de l'idéologie hitlérienne; elle montre, d'une manière qui emporte tout autant l'adhésion, la cohérence de cette idéologie et l'importance que Hitler lui donnait. En tout cela, elle complète admirablement l'ouvrage de Jäckel. D'un autre côté, certaines des qualifications et des conclusions de l'auteur laissent sceptique. Signalons d'abord deux affirmations incidentes, tirées de l'argumentaire des historiens fonctionnalistes et qui attendent encore une démonstration. Selon Zitelmann, ce serait l'aspect modernisateur et la prétention révolutionnaire de Hitler qui auraient attiré les Allemands et valu leur adhésion au régime nazi (p. 2). Par ailleurs, si Hitler avait bien un programme idéologique cohérent et consistant, il aurait eu de la peine à le traduire en actes; doctrinaire dans les idées, il aurait été faible dans l'action (p. 462).

Plus au fond, en qualifiant Hitler d'homme politique «moderne» et «modernisateur», l'auteur pousse le pendule trop loin. Si l'acceptation du développement industriel, de la technique et de la mobilité sociale suffit à définir la modernité, dans ce cas Hitler était moderne. Mais si la modernité, c'est aussi et surtout l'émancipation de l'individu des entraves de la tradition et de la collectivité afin d'assurer l'épanouissement de sa personnalité, alors on est loin du compte. Hitler était favorable, il est vrai, à la dissolution des liens traditionnels qui attachaient l'individu à sa famille, aux Eglises, aux régions; mais c'était pour réintégrer aussitôt cet individu dans un carcan encore plus fort et contraignant que tout ce qui avait existé auparavant. De la même façon, il est abusif de qualifier Hitler de «rationaliste» pour la raison qu'il ne voulait pas transformer son parti en nouvelle Eglise (p. 342). Le rationalisme entretient un lien indissoluble avec la libre critique exercée par l'individu, ce qui est tout à l'opposé de l'anti-intellectualisme de Hitler, de son exaltation de l'énergie et de son éloge du fanatisme. Dans la mesure où il est utile de se prononcer sur cette question de la modernité, il faudrait plutôt dire, à mon sens, que Hitler était prêt à faire usage de certains instruments modernes pour atteindre des objectifs et un type de société qui s'inscrivaient en contradiction totale avec les fondements moraux et intellectuels de la modernité.

Au bout du compte, la concentration exclusive de l'étude sur les aspects intérieurs de l'idéologie hitlérienne se paie d'un certain déséquilibre dans l'évaluation. Sans doute, comme le souligne Zitelmann, Hitler accordait-il à ses conceptions de politique intérieure une valeur en soi. Mais cette valeur était-elle aussi importante que celle qu'il attribuait à l'expansionnisme et au racisme? L'aménagement de la société allemande n'avait-il pas avant tout pour fonction de servir la puissance nationale? Si l'auteur avait tenté, au terme de sa précieuse recherche, d'intégrer dans une évaluation globale les différents aspects de l'idéologie hitlérienne, s'il avait cherché à pondérer et à hiérarchiser les composantes de cette idéologie, il aurait probablement été amené à donner une réponse plus balancée et moins unilatérale dans le sens du «modernisme».

Philippe BURRIN, Genève

Manfred FUNKE, *Starker oder schwacher Diktator? Hitlers Herrschaft und die Deutschen*. Ein Essay, Düsseldorf (Droste) 1989, 236 p.

L'auteur veut ramener le débat des historiens dans les régions plus calmes de la réflexion scientifique, bref le dépassionner. Et de fait son argumentation saute en quelque sorte par-dessus la trop fameuse querelle de 1986-87 pour renouer le fil des discussions des années

précédentes. Le ton reste celui qu'on peut attendre d'un universitaire. Qu'en est-il de l'impartialité?

L'ouvrage est clairement articulé autour de quatre controverses: sur le rôle d'Hitler (ce qui justifie le titre), sur la fonction de l'idéologie, sur les rapports du dictateur et des forces sociales (ce qui justifie le sous-titre), sur le concept de fascisme en général. Auparavant, comme il convient en bonne méthode, il a présenté son principal instrument d'analyse, le »syndrome de C. J. Friedrich«, c'est-à-dire l'ensemble des cinq critères qui caractérisent la dictature totalitaire. Ce qui l'a conduit naturellement à dresser une brève comparaison des régimes fascistes et bolchevique.

Le lecteur qui attendrait au seuil de chaque chapitre un exposé substantiel des arguments successifs et réciproques des diverses écoles, celui-là sera déçu. Les thèses polycratiques, fonctionnalistes, sociologiques ... sont expédiées en quelques pages, réduites à un petit nombre d'auteurs, et ces derniers à quelques slogans. Disons donc tout de suite que ce livre ne saurait fournir un manuel d'historiographie, à la différence de celui de Klaus Hildebrand (qui pourtant n'éprouve pas plus de sympathie pour les thèses en question!).

On s'intéressera donc surtout à l'argumentation de Funke lui-même. Sur le premier thème de controverse, il compose des variations assez classiques, rappelant le rôle décisionnel et décisif d'Hitler, y compris en politique intérieure: là où régnait l'incohérence, comme en économie, c'est que les décisions du Chef étaient incohérentes. Sur le deuxième, celui de l'idéologie, il nous paraît que les critiques accumulées contre la théorie »fonctionnaliste« souffrent d'une équivoque. Que le racisme ait résulté chez Hitler d'un »réflexe fantasmatique«, d'une »fixation mentale génétique« (p. 126) on l'admettra facilement; que la destruction du peuple juif n'ait exercé aucune »fonction« rationnellement calculée dans sa stratégie de conquête mondiale, c'est une proposition généralement acceptée et qui se déduit logiquement de la précédente; mais que cette destruction ait été décidée et appliquée linéairement, sans heurts, sans freins ni accélérateurs provenant du »fonctionnement« du régime, ce qui est la thèse majeure des historiens »intentionnalistes«, cette troisième affirmation ne relève plus de l'analyse décisionnelle mais de la sociologie des organisations: il y a glissement dans le sens du terme »fonction«.

On sera plus séduit par les formules subtiles qui dessinent l'évolution de l'opinion publique, du »climat d'époque« à la fin de Weimar jusqu'à l'»identité partielle« des années glorieuses puis des années tragiques; encore faut-il noter qu'ici l'auteur, plutôt que de critiquer les thèses adverses, adopte une attitude défensive: il ne veut pas que son hitléro-centrisme puisse servir d'alibi aux classes dirigeantes. Quant au parallèle final, et fort nuancé lui aussi, entre Allemagne nazie et Italie fasciste, il amène la comparution, devant notre sévère censeur, d'une série d'historiens fort différents des précédents accusés. Mais n'oublions pas que l'auteur se réclame explicitement d'un genre historico-littéraire particulier, l'»essai«, aussi éloigné de l'érudition minutieuse que du manuel simplificateur: une sorte de promenade, de conversation épistémologique à bâtons rompus, destinée à un public initié.

Pierre AYÇOBERRY, Strasbourg

Ernst Günther SCHENCK, Patient Hitler. Eine medizinische Biographie, Düsseldorf (Droste) 1989, 588 S.

Dieses Buch ist das Resultat einer Obsession mit dem Nationalsozialismus, die den Verf. bereits in jungen Jahren packte und ihn bis ins hohe Alter (Schenck ist Jahrgang 1904) nicht mehr losließ. Dieser Arzt war SA-Mann und Parteigenosse noch vor Kriegsausbruch; er diente in der Medizinalbürokratie Dr. Gerhard Wagners (der maßgeblich an den Nürnberger Rassegesetzen mitwirkte) und Dr. Leonardo Contis (mitverantwortlich für die verbrecheri-